

## François AUGIÉRAS Pèlerin de l'Absolu fragments d'un Parcours

### JOËL.

« On ne dira jamais assez le silence des Pères, l'absence sourde des Pères, la dévastation produite par cette absence. L'étrange silence qui s'ensuit pendant de siècles. Leurs voix, pourtant, montent de dessous les pierres, de dessous l'oubli, du fond des fonds, des océans et des mers. Des plaines et des prairies. Montent et dévalent. Montent pour nous tous ; montent pour chacun. Et s'étiolent quand le terme nous échoit. Les morts nous parlent, sont parmi nous, c'est vérité. La nuit, ils sont des ombres dans nos rêves, des cauchemars dans la lumière que fait la nuit. Les morts veillent sur nos songes, sur nos mauvaises rêveries. Les morts sont comme des phares, sur la route, au loin. De minuscules lueurs.

Le bateau tangue en ce novembre de brouillard et de brume sur le Grand océan où la gloire n'est pas. Augiéras, de son petit nom François, qui est alors l'espoir de rien, navigue vers la France, à bord du « France », blotti contre sa mère, le père mort, embaumé, trimballé dans les soutes. L'enfant n'est même pas un enfant, juste un bébé malingre, hurlant aux quatre vents, cris dont, visiblement, la mère n'a guère souci, hantée par le corps du musicien couché dans les abîmes, à l'ombre des lumières, au milieu des graisses et des sales odeurs du navire qui fonce vers la Patrie où ne les attend personne.

Dévorée par ce chagrin dont on ne se remet pas, embrassant le veuvage comme une prière, abandonnant donc l'enfant à son mirage, à sa fiction, celle d'être un prodige possible, un raté, un cancre, un bohémien, u joueur de flûte, un gamin buissonnier, un bouddha en herbe, un peintre de pacotille fasciné par les peintures premières et le visage de l'invisible. Un Augiéras de tempérament qui le démontrera : un saltimbanque hors pair surpassant l'oncle et le père à la fois ; la Mère bien sûr, qui ne compta que pour trois sous, décoratrice en porcelaine à domicile pour des petites boîtes de Limoges où la porcelaine n'était pas rien ; tout un monde ; vendue aux quatre coins du globe ; en Périgord, il va de soi, mais sans doute aussi au Japon, aux Amériques d'où nous revint le trio qui nous importe.

.....

Tous ces Pères de pauvre et belle facture que se coltina Augiéras, tous, à leur façon, dérisoires et grandioses, affamés d'absolu. Car c'est cela que l'Art exige, le risque et le feu, les sempiternels égarements, les pirouettes, les esclandres, les banquets où le vin coule à flot, les aurores quand l'esprit est de marbre, gelé, archicuit, en déroute, les retrouvailles sur les quais de petites gares, entre Limeuil et Périgueux, Sète ou l'Orient qui appelle ; les cendres aussi qui vont avec. Les désastres. L'air fanfaron et la tragédie. Augiéras, des photographies l'attestent imparablement, aimera la pose, le fusil à l'épaule, l'air altier sur les terrasses crénelées du Sahara ou le torse pris dans les eaux de la Vézère, une épée de vaillant guerrier à la main ;

qu'il enfouira dans les eaux pour procéder à un rite tenu secret. Certes c'est à ce prix que s'empoignent les pinceaux, que le verbe se fait chant, que l'âme exulte puisque âme il y a , selon le Saint-Esprit ou les missels que l'on trouve sur les bancs des églises, sur ceux de petites chapelles que mangent les herbes, missels que nous n'avons jamais lus qu'en silence, dans le froid silence d'églises de campagne. Écrire on l'a dit, c'est prier, mais prier qu'est-ce ?

.....

**CHRISTIAN.**

*Une adolescence au temps du Maréchal*

« Pourquoi donc suis-je entré dans une église ? Je suis venu me reposer dans un endroit tranquille, un peu à l'écart des autres hommes ; le christianisme mourant personne ne vient plus ici en dehors des offices ; une religion qui touche à sa fin berce de ses bras maternels, l'ignorât-elle, une autre déjà née. »

**JOËL.**

1939.

Les gamins de Lascaux ne jouent pas encore leurs fadaises aux abords du trou tandis que Paris s'apprête à rappeler son Maréchal, le vainqueur des tranchées, le porteur de moustaches, le reclus de Vichy. Cela viendra en son temps. La France et l'Allemagne, d'un même entrain, brandiront le drapeau, tenteront d'envoyer leurs troupes vers la douce nature pour que le sang, ailleurs, s'écoule tranquillement, allumeront des bivouacs et des feux, entameront la chasse, jetteront à l'ordure ce qui avait nom d'hommes, enrôleront à tout va. Augiéras, crédule, un temps, se prêtera au jeu des bois et du vent, de l'école buissonnière, des chantiers du vaillant Maréchal qui endort la troupe à grands coups de sornettes et autres facéties. La fascination sera de courte durée. Seize ans n'empêche pas d'ouvrir les yeux. »

**CHRISTIAN**

« Une adolescence au Temps du Maréchal »

« en cet hiver 41, j'avais encore des illusions : j'ignorais que je tendais vers les forêts autant que vers la liberté.

.....

Une civilisation de vieillards, de femmes sans hommes, qui rêvent, d'enfants, de forêts ; une civilisation démunie où le charbon de bois dans les gazogènes remplace l'essence à moteur, et qui, dans ses rapports avec l'histoire et le mouvement des idées, est émouvante et pauvre, comme la magie. »

**JOËL.**

**PARTIR.**

Écrire d'un trou perdu, voilà la grande affaire, voilà la bombe, l'inattendu la prose qui frappe juste et fort et pour longtemps.

Creuser l'écart, chercher le plus lointain. Tordre le cou aux vieux refrains, aux histoires de famille, de femmes et d'enfants ! À partir de Charleville ou d'ailleurs, du Sahara ou du Périgord noir. Écrire de très loin, après avoir rompu les ponts avec les mères bienveillantes ou dévorantes.

### **SYLVIE.**

*Une adolescence au temps du Maréchal*

Périgueux 1950.

Il y a en moi un excès de santé qui me pousse toujours à repartir vers des aventures plus ou moins dangereuses. Après plusieurs mois de tranquillité le fond instable de mon caractère réapparaît soudain, et me pousse à l'errance.

C'est pour le moins ce qui me semble, cette nuit, dans ma petite chambre de la place du Palais, vers les deux heures du matin, me retournant dans mon lit sans tellement désirer le sommeil, un vaste clair de lune sur les toits de Périgueux éclairant, clouée contre le plâtre nu de l'un de mes murs, une page en couleur tirée de *Match*, Toutankhamon, le jeune prince du Nil aux yeux obstinément ouverts ; Toutankhamon, image de la sagesse et de l'initiation, veillant sur moi, si peu sage. Repartir en Afrique : est-ce un vouloir-vivre insatiable ? Je crois plutôt qu'il s'agit d'un curieux désir de perpétuelles métamorphoses ; mon moi profond demeure comme immobile ; mes tendances, tous mes possibles, les œuvres qu'ils appellent, je les regarde vivre. Des projections : du cinéma, mon véritable moi restant caché derrière la caméra. D'aventure en aventure, de photo en photo (pas deux photos de moi qui se ressemblent), finalement c'est lui que j'aime ; c'est pour lui plaire que je vais de métamorphose en métamorphose, de masque en masque, avec l'arrière-pensée d'épuiser tous mes doubles jusqu'à me rencontrer un jour seul, face à face, démasqué, devant mon âme éternelle ; et cueillir alors, doucement appuyé contre l'épaule de Dieu, les mystérieux fruits d'or de la vérité, et de la joie dans l'immobilité.

Mais qu'il est séduisant le pouvoir de s'incarner dans le monde des formes ! La nuit est silencieuse, la lune illumine une moitié de ma chambre aussi étroite qu'une cabine de navire, pleine d'icônes, d'étoffes peintes, de manuscrits et de livres, multicolore et belle. Dans ce réduit demi-obscur, demi-clair, les lointaines rumeurs de la vie, de tous les hasards et de tous les possibles me parviennent assourdies : des lames déferlent à l'ouest de l'Afrique, des trains partent en Asie. C'est un immense désir de m'incarner qui me pousse à partir. »

### **CHRISTIAN.**

Périgueux le 22 juin 52

Mon bien cher Paul,

Je suis de retour aujourd'hui. J'ai revu Jean avec joie. Je serais très heureux de te revoir. Peux-tu me recevoir aux Eyzies ? Jeudi ou dimanche prochain...

Vraiment je serais content de parler, de me promener avec toi.

Ce voyage en Afrique a été dur et triste, je pense beaucoup à toi, je me fais une joie de te revoir aux Eyzies.

Très affectueusement.

François Augiéras  
14, place du Palais, Périgueux.

#### SYLVIE.

Lettre du 2 janvier 1954 à Paul Placet

« Mon bien cher Placet,

De tout mon cœur je te souhaite une bonne et heureuse année .

J'ai été enchanté de la soirée passée en ta compagnie à Périgueux ; nous avons bien mangé, bien bu, bien tiré à l'arc. Nous avons gagné une bouteille de vin. On s'est bien bagarré, et on a vu un film bien idiot... ! Je ne m'en souviens plus du reste !

Nous avons été les Rois de la ville... pour un peu nous prenions le pouvoir !

J'ai un bleu formidable à la poitrine ! C'est un souvenir de toi. Ma mère m'a bien engueulé car ma canadienne était déchirée.

Je t'aime de tout mon cœur. Quel merveilleux souvenir je garde des expéditions faites avec toi ! Comme je suis heureux de te connaître ! Avec toi tout est vrai, chargé de sève, d'avenir et de force. Tu es comme un bison, face au soleil levant, sur les falaises, le premier jour du Monde.

Est-ce que tu te souviens de nos descentes de la Vézère, à la tombée de la nuit ?

Il me semblait que toi et moi étions morts, et que dans une sorte de chasse éternelle, nous descendions un fleuve merveilleux ; tu ramais à l'avant de la barque.

J'étais ton compagnon, noble comme toi, doré. Nous étions silencieux.

Notre barque, prise par de mystérieux courants, longeait les falaises abruptes.

Je n'oublierai jamais cela, je ne l'oublierai jamais.

Pas davantage nos soirées près des flammes.

Je te souhaite une magnifique année et t'embrasse affectueusement.

Ton ami

**CHRISTIAN.**

Lettre du 15 mars 1955 à Paul Placet

.....

« Mais si ça va mal, si tu vis seul, si tu as le regret des Eyzies..., ma responsabilité dans ton exil est terrible... Tu es plus audacieux que moi, je t'admire et suis indiscutablement dépassé par toi.

Au début de février j'ai eu 15 jours de congé en France, puis ai été nommé dans la station expérimentale d'El Arfiane, près de Touggourt. Le long de la voie ferrée : 1000 palmiers-dattiers disposés selon une géométrie atroce ; heureusement que dès le premier jour j'ai aperçu un immense marécage, pas très loin. J'ai attendu une nuit de lune et suis allé l'explorer, une bougie à la main. Je pensais à toi . Le chant des grenouilles, des insectes montait vers les étoiles. Je me suis étendu sur une petite île de sable qui dominait un peu la plaine inondée, j'ai pensé à beaucoup de choses, aux hommes que j'avais connus, à la vie, à la mort... et surtout à toi, le marais qui me faisait peur et que tu n'aurais pas craint de traverser je savais qu'il t'aurait plu, scintillant sous les étoiles. Tu étais le seul à avoir pardonné mes défauts, à m'avoir témoigné, d'année en année, une affection, une tendresse que j'espérais bien t'avoir témoignée aussi. Vraiment nous avons été heureux ensemble, surtout sur la Vézère. Mais que j'ai été malheureux de te savoir au loin et pour longtemps, et je le suis toujours autant.

À El Arfiane mon travail consistait à surveiller dix heures par jour de malheureux ouvriers indigènes ou à un travail de comptabilité. Au bout de six jours je me suis enfui, sans prévenir personne, et suis allé à Ouargla, chez des noirs qui m'ont fait travailler dans leur jardin. Je m'entendais bien avec le propriétaire du jardin ; j'ai assisté à un fantastique enterrement noir ; j'ai écrit. *Le Voyage des Morts* que tu as entre les mains a été très augmenté, repris... ; il y manquait quelques pages, disons d'explications, j'espère qu'elles y sont. Entre autres choses j'étais revenu au Sahara pour expédier dans le monde une version meilleure du « Voyage des Morts » que m'avait donné mon imprimeur quand j'avais, au début de février, passé quelques jours à Périgueux. Le Sahara est une merveilleuse base d'envol pour les livres..., mon activité étant toujours double..., comme les Sauvages qui mentent, non parce qu'ils sont « comédiens » mais parce que la vie sous sa forme la plus puissante, la plus féroce, la plus sensuelle doit user de ruses, la Ruse étant une des plus vieilles et efficaces techniques d'agression... et d'amour ! Qui ne comprend pas ça ne comprend rien à l'Art. »

.....

**JOËL.**

Augiéras, dès 1963, souhaite ardemment se rendre à l'Athos où il séjournera à plusieurs reprises. Soucieux de s'initier à l'Art de l'icône, de le développer à des fins propres. Mais son dernier refuge sera l'Acropole de Domme, une errance ultime entre un hospice et une grotte. Acropole où, à travers des sursauts panthéistes sans exemple dans la littérature de son temps, Augiéras, par des rites multiples, l'installation de sanctuaires, avivera jusqu'à l'extrême cette initiation qui devait le conduire, sans doute non vers la sagesse, mais vers une émancipation spirituelle sans commune mesure avec le psychisme de son époque. Pèlerin de l'Absolu, Augiéras fut foudroyé par sa propre quête.

**SYLVIE.****UN VOYAGE AU MONT ATHOS**

« Je m'assis là pour mourir, les mains posées sur les cuisses, le buste droit. J'attendis tranquillement l'ÉVEIL. Le jour se levait, intensément bleu dans l'espace infini. En face de moi se dressait le pic aigu de la Montagne Sacrée, solitaire comme une île au-dessus des bancs de brume qui cachaient les vallées ; les premiers rayons du soleil touchaient délicatement les marbres limpides. L'ÉVEIL ! Mais qui donc mourait ? Je me retirais paisiblement d'un vieux rêve..., et je souriais après de longues errances dans les profondeurs archaïques de l'âme humaine et divine. Je planais dans l'azur. Je voyais Dieu,

OR VIVANT QUI CHANTE AU CŒUR  
D'UN INCROYABLE  
SILENCE.

.....  
**CHRISTIAN.**

Lettre du 18 août 1956 à Paul Placet – lettre du Mont Athos –

« J'étais seul au Mont Athos devant trois moines plutôt sales qui semblaient m'ignorer parfaitement. Mais quel beau temps, une merveille, un jour splendide une féerie de lumière. Et surtout, ce qui me faisait battre mon cœur : une parfaite virginité de la terre et du ciel. Les présages étaient bons ! Je pris mes deux sacs un peu lourds et montai vers l'entrée du monastère ; j'en franchis le seuil aussi fortifié que celui d'une forteresse médiévale. Personne. Une immense cour déserte ; alentour, des balcons de bois. Et toujours ce ciel admirablement bleu qui semblait m'accueillir. Quant à mes trois moines ils avaient disparu. Je m'assis sur un banc de pierre et attendis la suite des événements. J'avais faim. Toujours personne. Je n'osai crier : Ô ! y a quelqu'un ! Un château enchanté, ou mort depuis des siècles. Enfin, pensai-je, il arrive toujours quelque chose, et le début est trop beau pour que j'aie de vraies craintes quant à la suite. Je décidai d'explorer un peu le monastère... vide, absolument inhabité : de longs couloirs obscurs, de lourdes

portes vertes rouillées, des latrines qui ne sentaient plus rien, d'étroites meurtrières donnant sur la campagne ensoleillée, d'admirables fresques passablement diaboliques. Enfin une cuisine, du feu dans la cheminée : ce n'est pas encore aujourd'hui que je mourrai de faim, m'écriai-je en prenant place sur un banc de bois. Et j'attendis... Un moine entra, très gros, avec de longs cheveux de femme, il semblait nu sous sa robe noire.

« Christos Anestis, I ne gallos, katiguitis, ti zéographiquis », lui dis-je poliment. Ce qui en grec veut dire : Vive le Christ Roi. Je suis Français, professeur d'Histoire de l'Art. « Agustos Anesti », me répondit-il : ce qui veut dire : c'est bien vrai qu'il est roi (sous-entendu Le Christ). Mon grec n'allait pas plus loin que cette phrase apprise à Salonique. Lui ne savait pas le français. J'avais faim. Frottant mon ventre je lui fis, avec force grimaces, comprendre que je n'avais pas déjeuné. Avec un bon sourire, tirant des clefs de ses poches, il ouvrit un placard, que j'imaginai aussitôt plein de confitures, de fruits, de quoi attendre sans trop souffrir l'heure du souper. Il n'y avait absolument rien dans le placard, sauf un petit bout de pain bien sec, bien dur qu'il me donna avec une paternelle bonté.

#### SYLVIE.

J'avais une faim de loup ! Je mangeai mon pain de sec ; il jeta des bûches dans le feu, s'assura que tout était sous clef, et disparut. Une fort belle cuisine, bien noire, bien sale ; aux murs d'anciens instruments, j'allais dire de torture, des grils, des poêles, des pique-feu. J'avais sommeil.

Je fus souvent éveillé par des heurts donnés à coup de maillet contre une poutre suspendue à des chaînes de fer ; dans l'instant je ne sus de quoi il s'agissait, qui tapait si fort. Un coup encore... Le Diable ? J'allai voir. Les coups venaient de la cour. Des moines annonçaient ainsi les Vêpres. J'entrai dans la chapelle où l'office de l'après-midi avait déjà commencé. D'abord aveugle je n'aperçus que des lumières, je fus soudain grisé par une terrible odeur d'encens ; quand mes yeux furent habitués à l'obscurité je vis vingt moines, debout contre les murs. Pas d'autel (Athos est orthodoxe) au fond une étroite porte donnant sur des lumières plus lointaines. Ils chantaient, des chants terribles, quasi arabes, le Grégorien dans sa pureté primitive, sauvage, voluptueuse. J'avais faim., on n'y voyait rien dans cette chapelle à coupole byzantine ; des fresques sur fond bleu de nuit, des anges, des diables luttant dans des paysages désertiques. Les moines hurlaient, chantaient, psalmodiaient les textes sacrés, sans faire attention à moi, bien sage dans un coin bien obscur. Miroitant dans l'ombre : des icônes, peintures sur fond d'or, certaines très anciennes, noircies par la fumée des cierges.

L'office achevé, les moines partirent, baisant tendrement sur les lèvres et sur le sexe un Christ peint. Je restai dans mon coin, croyant rêver. Des pas sur les dalles... Mon moine : Viens, viens, me souffla-t-il dans l'oreille : Archéos icônes (de très anciennes icônes...). Je le suivis dans la sacristie où il me montra en effet d'antiques peintures toutes craquelées. On y voyait encore moins que dans l'église. Soudain il prit ma main, la serra de toutes ses forces, me mit la main au cul avec une passion sauvage. Une odeur de vinasse et de crasse très antique se dégageait de sa personne, de sa barbe, de ses lèvres qui s'efforçaient de baiser ma bouche. Je le repoussai avec horreur, quittant l'église.

J'avais toujours très faim, le ciel doré par le crépuscule du soir flambait sur nos murs crénelés ; un peu loin... le bruit de la mer. Je voulus me promener, je trouvai close la grande porte. Qu'aurais-tu fait ? Je revins dans la cuisine. Sur la table : des noix, bien pourries.. Le bon moine me fit du café, me donna du raki, sorte d'eau de vie, sans doute pour me remettre de mes émotions dans la sacristie. Comme un prêtre qui vient d'entendre un enfant en confession il semblait avoir tout oublié : Hypno, me dit-il (dormir). Mais sa voix émue révélait le trouble que lui causait sa passion abominable. Il me conduisit à une lointaine chambre à l'autre extrémité du monastère, et se retira me laissant une bougie allumée.

Je verrouillai la porte. Une étroite fenêtre donnait sur des jardins sur la forêt. J'avais faim. Des appels d'oiseaux, le coassement des grenouilles dans les bassins qu'illuminait le clair de lune naissant. Je m'endormis bien vite, dans la paix d'un beau soir de juin.

## JOËL.

... c'est le corps qui écrit, François, le corps entier, et vous le savez. Les compagnons du Périgord apporteront plus que de la saveur à ces périples. Ils en seront le noyau, le cœur, le port et le havre, la fraternité vraie, peignant aussi ou rimant de plus belle, imitant une forme de Grand jeu sans le savoir, dans les chapelles abandonnées à l'aurore et au crépuscule, lorsque vous dormiez dans les granges, cueillis au beau matin par la rosée sur les prés et les aubes infinies. Pérorant encore et encore sur les merveilles de l'art ancien, sur les vieilles coutumes barbares, les épopées des steppes et des Asies lointaines sentant les feux, le sang, la vie nomade. Jamais vous ne cesserez de clamer votre ferveur pour la vie nomade, la vie insouciante, la vie libre.

## CHRISTIAN.

Périgueux, le 17 janvier 60

Mon bien cher Placet,

.....  
 Chaque jour je travaille aux *Barbares d'Occident* qui devient un grand livre ; c'est-à-dire que chaque jour je pense à toi, à ta maison des Eyzies, à notre Vézère si mystérieuse. Le livre est maintenant presque achevé.

Je l'avoue franchement, j'ai l'impression que ce fut l'époque la plus heureuse de notre vie, et qu'elle est déjà loin maintenant, d'où mon désir d'écrire ce livre afin qu'il reste quelque chose de ce qui fut notre bonheur, afin qu'il survive dans la mémoire des hommes. Je te reproche un peu d'avoir abandonné le Périgord auquel je demeure très attaché.

*Le Voyage des Morts* est un très grand succès, il se vend très bien et on en parle partout. Le directeur du journal *Combat* m'annonce un grand article. Tu sais qu'il y a entre le Périgord et moi un pacte magique ; tu es bien placé pour le savoir si tu te souviens de certains soirs..., de certains sacrifices..., le Périgord à nouveau me donne un être merveilleux, en récompense.

L'été dernier j'ai connu ma cousine, presque une enfant de 16 ans : humble, douce et tendre, silencieuse. Elle a été élevée à la campagne par ses grands parents car elle est orpheline ; elle est un peu fée, et magicienne autant que moi ; elle s'appelle Viviane, comme dans Merlin l'Enchanteur. Nous nous sommes aimés aussitôt ; les fiançailles ont eu lieu le premier janvier, et je l'épouse cet été.

Son plus grand plaisir est d'aller la nuit dans les bois... Jusqu'à des sources au plus épais des taillis ! Nous étions faits pour nous entendre !

Donne-moi de tes nouvelles.

Je t'embrasse affectueusement.

François

## SYLVIE.

### LE VOYAGE DES MORTS

#### AGADIR

« Un texte chanté au clair de lune ; puis le silence, et soudain, mon souffle, le bruit de mon âme, un chant sans parole, une mélodie très ancienne inventée dans la paix des moissons. Un hurlement de terreur et de joie, un cri de bête, d'oiseau nocturne, chanté, sifflé, puis mort, imperceptible, repris, crié vers les astres de la nuit, perdu, hurlé, exaspéré, un râle de bête à l'agonie, en chasse, un chant de victoire du désert clamé vers la splendeur du ciel. La découverte d'un espace infini. »

## CHRISTIAN.

Lettre du 29 avril 1960

Mon bien cher Paul,

Tu as trouvé pour me parler du Vieillard et l'Enfant de 1958 exactement les mots qui peuvent me toucher.

En voici la genèse, puisque tu veux la connaître :

Cette version réduite à un cri de colère, à un appel à Dieu, c'est l'idée initiale, la trouvaille primitive telle qu'elle m'apparut un soir de désespoir chez mon oncle d'El-Goléa. Un petit livre très pur, très religieux, pouvant être mis entre toutes les mains, une œuvre très arabe ; je dirais même très musulmane de style et de ton.

.....SYLVIE.

Du côté du fleuve et des anciens champs de riz, le soir, lorsque je voyais tes nobles élèves musulmans, lisant je ne sais quoi en se promenant gravement le long des canaux d'irrigation, j'ai eu le désir d'écrire pour eux un livre de bonne moralité qui, dans 20 ans, sera peut-être un classique ; j'ai eu le désir d'écrire un livre terriblement africain un livre de colère contre les oppresseurs et d'espoir en dieu, pas le Dieu méprisable des Chrétiens, mais le dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu Seigneur des armées du ciel et de la terre, le Dieu des guerriers et des nomades.

.....CHRISTIAN.

Ta maison des Eyzies avait je ne sais quoi d'une cour royale, genre crétois ou archaïque grec. Les mœurs y étaient rudes, mais c'était cela justement que j'aimais. Aussi dois-tu t'étonner si je demeure dangereusement attaché à toi. Cela fait 10 ans que je te connais et je t'ai aimé tout de suite.

.....Le printemps est beau cette année en Périgord et quel malheur que tu n'y sois pas ! Heureusement que juillet n'est pas loin ! Mon mariage est soumis à des questions de vente de terrains à El-Goléa, car j'ai peu d'argent ; c'est-à-dire qu'aucune date précise n'est prévue.

.....je voudrais bien te revoir. Tu me manques terriblement.

Ton ami  
François

JOËL.

P. S. Je crois bien que le Périgord, c'est le Paradis...

CHRISTIAN.

« Le Vieillard et l'enfant »

« Le vent souffle si violemment que je reste dans les étables tout au fond des pailles humides et chaudes ; puis j'entre chez lui sans lui parler, comme étranger dans sa maison, et je m'assois devant le feu. Il m'observe un instant, se lève, claque la porte, et me bat. Sur quoi je m'endors sur le divan du salon, comme une

bête haineuse et tendre vers le milieu du jour, léchant mes bras maigres maculés de paille et de crasse. »

.....

« Dans l'obscurité des nuits, je hurle ma haine sans relâche. Je gravis les rochers près du ciel. D'un bond, je franchis les failles creusées dans le roc. Le sommet des falaises forme un dédale de chambres à ciel ouvert où je pleure, mon fusil en travers de la nuque, dans mes vêtements en lambeaux serrés contre moi par des lacets de cuir. Mes yeux, mon arme scintillent au clair de lune, et mes cartouches sur mes épaules nues. Je me repose dans mes chambres de pierre, je loge dans des couloirs de granit ; à la craie, j'y trace de faibles signes. Il y a là-haut comme des ruelles et des lits dans le roc : O mon âme éternelle sous le ciel noir et l'édifice admirable des étoiles. J'y pleure, mon fusil dans les mains. Ensuite, me vient la peur ; elle me fait mal, seul, si loin de la maison de mon père. »

## JOËL.

Toute votre vie, vous vous êtes attaché à disparaître, à vous effacer, à mener votre combat pour la vie invisible qui vous apporta pourtant quelque célébrité. Gide, dont on crut qu'il en était l'auteur, fit l'éloge du *Vieillard et L'enfant*, Gide qui vous écrivait son admiration, que vous rencontrâtes à la fin de sa vie, à Taormina puis à Nice. Gide qui faillit mourir dans vos bras. « *il est de plus triste fin* », ajouterez-vous, serrant dans vos poches cette fameuse lettre qui venait saluer l'écriture du « *Vieillard et l'enfant* », manuscrit que vous fîtes partir aux quatre coins du monde, imprimé sur papier couleur, ayant choisi les cibles dans ce monde des lettres que vous ne ménagiez pas, manuscrit posté du Sahara mais écrit dans la maison de votre mère, à Périgueux, raturé, mille fois repris, livre qui en surprit plus d'un, livre qui créa la légende. Car légende il faut à la survie du verbe. C'est la légende qui assure la survie, le *grand pas de côté* qui donne la véritable épaisseur à l'aventure. Les livres écrits près de votre mère, en l'absence d'un père, voilà bien toute l'énigme ou la *claire évidence*.

## SYLVIE.

Lettre du 16 novembre 1962 (très court fragment)

Périgueux, le 30 nov.

Mon très cher Paul,

Cette période de Noël n'est pas cependant sans inconvénient. Il fait très froid cette année en Europe, et j'aurais voulu avoir achevé un plus grand nombre de beaux tableaux, mais il y a une raison grave qui me fait un devoir de partir sans plus tarder : nous n'avons pas encore d'enfant, et je ne veux pas risquer de mêler un petit enfant innocent à nos querelles, à notre rupture. J'ai tenté loyalement d'être

heureux avec elle et de la rendre heureuse, mais je suis d'une autre race qu'elle : celle des grands nomades, et chacun doit aller avec les siens. Chacun son destin.

#### CHRISTIAN.

Le plus dur pour moi, vois-tu, Paul, c'est qu'il me faudra vendre tous les derniers meubles qui me restent place du Palais, tout, jusqu'aux plus petits souvenirs, à un marchand de meubles que j'ai déjà contacté à ce sujet, car je suis sans argent. Nous passerons cette dernière soirée dans un appartement vide ; si tu es là, ce sera la grande fête du départ ; sans toi ce serait atroce... aussi *je compte sur ta chaude et merveilleuse présence*. Un grand départ qui détruit le Passé, c'est comme la mort, avant la Résurrection et la Nouvelle Vie ! À l'heure de ce départ, j'aurai besoin de sentir ta main fraternelle serrer la mienne, très fort.

#### SYLVIE.

*Lettre de la mi-décembre à Paul Placet (lettre en bas de page de celle 30 novembre 1962) p186 du livre Lettres à Paul Placet)*

Il y a chez moi une fatalité de voyage et d'instabilité, d'autant plus grande que, mettant le meilleur de ma vie dans mes livres ou dans ma peinture, je ne perds rien en brisant tout derrière moi ; j'emporte les livres et les tableaux comme les nomades emportent leurs dieux... aussi est-il bien extraordinaire que notre amitié soit éternelle ! Entre nous deux, mis à part parfois un peu d'énerverment, c'est l'accord parfait, l'estime, l'affection durable, profonde, la courtoisie, la délicatesse et des sentiments presque religieux – avec toi la vie se situe sur un plan d'extrême poésie, de mystère, de gaîté, sur un plan presque divin. Tu as la nostalgie du Paradis, et tu t'efforces – ou t'efforçais jadis – de créer des lieux de calme, de sérénité, de beauté... les Eyzies, Diré, Montignac ! Quand j'allais chez toi, j'avais toujours l'impression d'entrer au paradis, de sortir du monde profane, de quitter la terre...

#### JOËL.

François Augiéras, l'un des météores fabuleux de ce siècle, a vécu dans l'ombre de son époque, tour à tour ermite et vagabond, loin et proche, soucieux d'établir des ponts puis de les briser. L'angle d'attaque : sa haine de Paris, de sa littérature. Une forme de sauvagerie à l'état pur, parfois très théâtrale, un goût prononcé pour les arts anciens, les pierres, les fresques du Fayoum, de l'Égypte et de l'art préhistorique. Augiéras voulant inventer une autre civilisation, inconnue des hommes de son époque et faisant fi de leurs coutumes. Augiéras, un précurseur ? L'homme du fortin, le fortin du Sahara qui provoqua comme une seconde naissance ou la Résurrection, ce lieu qui déclencha l'écriture authentique, les premiers brouillons, les vraies ratures, ce lieu par lequel vint le scandale, fit perdre

à l'oncle son monocle, déclencha la tempête, le courroux du misogyne, autrefois méhariste puis créateur d'un musée en plein Sahara. Du jamais vu. Augiéras, l'homme du fortin. L'agresseur, l'invisible, le très présent.

**JOËL, CHRISTIAN ET SYLVIE.**  
**LES BARBARES D'OCCIDENT**

**JOËL.**

« à l'écart du village dans les rocs »...

.....  
**CHRISTIAN.**

... il me fallait m'attacher ce jeune instituteur, lui plaire, aller souvent là-bas sans intriguer les gens ; j'étudiais soigneusement les données du problème, un certain nombre d'éléments nous étaient favorables: il n'était pas marié ; de caractère un peu sombre, comme je l'avais observé pendant l'hiver, autant que j'en avais le souvenir il ne voyait personne ; je devais le couper des amis qu'il avait, s'il en avait, et sans visiblement m'imposer à lui me rendre indispensable.

.....**SYLVIE.**

sans plus tarder je lui expédiai pour commencer une caisse de livres destinés à remplacer ceux qu'il avait perdus dans l'incendie. Je retrouve la liste des ouvrages que je possédais à l'époque qui partirent pour les Eyzies :

**JOËL.** La Sculpture grecque archaïque.

**CHRISTIAN.** Le Génie grec dans la religion.

**SYLVIE.** Nietzsche.

**J.** Rimbaud.

**C.** L'Art égyptien.

**S.** Edgar Poe.

**J.** L'Art roman.

**C.** Paul Valéry.

**S.** L'Immoraliste.

**J.** Journal de Gide.

**C.** L'Odyssée d'Homère, dans la traduction de Victor Bérard.

**S.** Le Satiricon de Pétrone.

**J.** La Guerre des Gaules de César.

**C.** Sade.

**S.** Freud.

**J.** Les Quatre fils Aymon.

**C.** Merlin l'Enchanteur.

**S.** Le Félin géant.

**J.** Le Conquérant de la Planète Mars.

- C. Robinson Crusoé.
- S. Don Quichotte.
- J. L'Art mexicain.
- C. Paul Klee.
- S. Art d'Océanie.
- J. Indiens d'Amazonie.
- C. La Chine archaïque.
- S. L'Amérique précolombienne.»

## CHRISTIAN.

Lettre du 22 juin 1965 (fragment)  
Orléans, le 22 juin 1965

Mardi

« Oui, une vie nouvelle en Dordogne. Si tu donnes suite à ton projet d'une petite maison perdue au sommet de quelque colline, ce serait notre temple, meublé d'une manière sauvage, pleine d'icônes, comme une petite chapelle grecque : ou comme l'intérieur d'une hypogée ; un lieu de culte, de travail, de méditation, - loin du monde des hommes – un petit musée.

Je vais prendre le train pour Périgueux, ce soir, ou demain. Demande à tous les esprits de la Vézère de me protéger, car je vais en avoir bien besoin. Je passerai à Périgueux à l'office de la Main-d'Œuvre, j'espère qu'on y a des emplois pour moi, immédiatement. Faute de quoi, j'aurais tout juste assez d'argent – à condition de ne manger que du pain – pour aller jusqu'à Sarlat, ou jusqu'au village Schweizer, près de Paunat, ou l'on pourra peut-être me recevoir... ce qui n'est pas certain., dans le fond : un acte d'amour et de confiance dans le Périgord qui a toujours été bon pour moi. Je suis persuadé que mon courage..., un peu téméraire, ne te déplaît pas : je refuse une vie médiocre à Orléans, et de vivre avec l'argent de la femme ; je préfère une vie dure, mais belle en Périgord : je préfère te rejoindre, vivre dans le même pays que toi, y bâtir ma carrière d'artiste... sans pour autant négliger un très probable succès à Paris.

Mon départ, ce soir, vers la Dordogne : un peu une expédition, sans argent, sans vêtement chaud, car toutes mes affaires sont encore dans des valises restées à Magny... mais ce soir, c'est le solstice d'été... ! J'entends un appel vers les bois du Périgord... vers toi aussi. Mais j'ai un peu peur.

Ce me sera pénible de passer par Périgueux où toute ma famille est morte. Allons, du courage, François ! Le jour se lèvera bientôt pour nous deux au-dessus des belles collines du Sarladais ; nous y serons les pionniers d'une civilisation nouvelle, plus humaine, plus artistique. Un vaste avenir nous y attend. Pense à moi, prie pour moi.

Que Dieu nous protège.  
Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami  
François

## SYLVIE.

Lettre du 9 décembre 1968 (extrait)

Saint-Rome, dimanche soir  
(9 décembre 1968)

Bien cher Paul,

.....  
« Comme tu l'avais deviné, mieux que moi parmi les ombres de la nuit..., en aval, la Dordogne, passe en torrents sous d'immenses falaises rocheuses : une région de rapides, coupée d'îles, de bancs de gravier et de sable : un lieu absolument vierge, pas une ferme à proximité ; un gigantesque torrent bondissant, sous l'à-pic des falaises d'une rare beauté ; d'immenses collines sauvages ! Des eaux claires, bondissant sur les cailloux, des eaux vivante. Une puissante rumeur, une senteur d'eaux vives coulant à toute allure sous les surplombs de la falaise.

On dirait les bords du Gange au sortir de l'Himalaya !

Les îles, d'accès difficile, je n'ai pas osé m'y aventurer seul mais avec toi, un jour... Par contre des plages de sable, où j'établirai chaque jour mon campement de saint brahmane. Je vais aller à Sarlat m'acheter une lampe à alcool pour me préparer du thé ; pas un morceau de bois sec aux environs ! Les rapides sont assez loin de l'hospice, 5 à 600 mètres pour que j'y sois tranquille, et pas trop loin non plus !. Mais quoi : les ermites du Tibet vivent bien dans la neige !

Bien sûr nous sommes en plein hiver ! Bientôt la neige. Mais quoi : les ermites du Tibet vivent bien dans la neige !

J'ai l'intention de m'enterrer profondément dans le sable, et de construire une haie de branchage au-dessus de petites murettes de pierre.

Le bonheur : c'est de réaliser ses désirs profonds qu'importe le reste ! Ma joie de retrouver l'eau vive, presque une eau marine ; le mouvement des eaux après l'immobilité des Fougères ! Il faisait chaud cet après-midi : j'ai enlevé mon pantalon, et je suis entré dans l'eau glacée jusqu'au ventre : je me suis senti lavé, guéri de tout ; j'avais l'impression de signer à nouveau le pacte qui m'unit aux eaux du Périgord. La joie de poser un pied nu sur le sable ! Face à la splendeur du Monde, loin des hommes !

.....JOËL.

L'endroit est vraiment d'une beauté d'une beauté sauvage incroyable : au-delà de tout ce que je pouvais souhaiter actuellement dans mon destin.

J'avais envie de ça, et cela apparaît dans mon destin.

Qu'importe le reste... l'hospice, très hospice... je n'y serai jamais : mon âme sera toujours près des eaux, et près de toi, le plus fidèle et le plus noble des amis.

### SYLVIE.

Lettres à Pierre-Charles NIVIÈRE

" Les Fougères » par Brantôme, 24 Le 5 novembre 1968

Cher Pierre-Charles,

« J'ai été ému profondément par ta « lettre express », par ta volonté de me répondre « immédiatement », ce cri fraternel : je suis là, tu n'es pas seul sur la Terre... Je t'en remercie de tout mon cœur meurtri, inquiet. Presque aussitôt le contenu de ta lettre me passionna, car il révélait une extraordinaire proximité de pensée entre nous deux, une évolution quasi parallèle.

Et pour achever de me bouleverser : une récente photo de toi, montrant le beau visage d'un homme, encore jeune, ayant atteint déjà une réelle spiritualité... et probablement déjà des pouvoirs. J'ai ta photo sous mes yeux : tu ressembles d'une manière étonnante à mon grand-père, le comte Kaczynsky, qui vécut longuement au Japon, vers 1880, et qui se convertit secrètement au Bouddhisme. Ta phrase : « Je suis un byzantin... d'âme. Les barbares d'Occident me font toujours la même horreur... » m'a laissé passablement rêveur ! Ce fraternel écho de mes secrètes pensées m'attache à toi davantage. Tu ne sembles pas connaître le mont Athos, j'aimerais y retourner avec toi ; c'est un voyage de trois semaines et assez peu dispendieux : 280 NF, Paris-Salonique, aller et retour par la Yougoslavie. Sur la Montagne Sainte l'hospitalité est gratuite, et j'en connais la plupart des moines. Mon premier séjour sur l'Athos date de ma vingt-neuvième année... j'étais encore très jeune...; je revins souvent sur la Sainte Montagne... On me croyait au Sahara ! Il y a chez moi un goût asiatique - ou byzantin - du mystère, du secret. On imaginait Abdallah Chaamba au désert... tandis que je m'étais fait ermite dans une caverne de l'Athos.

Il y a trois ans, j'ai passé l'hiver chez les moines. L'Athos sous la neige ! On se fût cru au Tibet. J'en suis revenu très fatigué. Des premiers malaises cardiaques chez Lanza del Vasto dans son ashram de l'Arche, puis un infarctus antérieur gauche sévère, des rechutes inquiétantes, d'abominables terreurs, un divorce. Mais passons sur mes « malheurs, ... Par une grâce du Ciel, ou du fait d'une prodigieuse vitalité, je ne garde que le souvenir du côté positif de ma destinée, oubliant rapidement tout le reste. Je me sens discrètement « protégé ».

### JOËL.

Je finirai par croire aux Anges, si ce n'est pas déjà chose faite !

### CHRISTIAN.

Cela dit, je me retrouve presque seul dans la vie, ayant atteint un niveau supérieur de conscience, ayant plusieurs fois entrevu l'Éveil. Depuis deux ans, je suis en maison de repos, hospice, surtout du fait que je suis totalement indigent, sans famille, car (par ailleurs) l'infarctus est bien cicatrisé, et je n'ai besoin que d'une surveillance médicale régulière. Quelques alertes encore, une mauvaise circulation dans la jambe gauche

assez inquiétante, mais je suis persuadé d'avoir encore quelques années devant moi, à condition d'être prudent... comme tu me le recommandes si amicalement.

Suis-je très heureux, très malheureux dans mon nouvel état, au sens spirituel et matériel du mot ? Mis à part l'insondable tristesse de la solitude, je dois avouer franchement que je suis très heureux. Heureux dans une incroyable détresse, mais, disons, sauvé, ayant passé Ailleurs, protégé !

Après un premier séjour aux Fougères, j'ai habité plusieurs mois à l'hospice des religieuses de Domme. Domme, une petite ville en haut des rochers dominant les eaux calmes de la Dordogne ; en mai-juin-juillet 1961.

J'ai rapidement découvert une petite caverne, à flanc de roc, cent mètres au-dessus de la rivière et d'où la vue s'étendait largement sur le prodigieux paysage de Beynac et de la Roque-Gageac.

Au soleil levant, j'allumais un feu sur quelques pierres, sur le seuil de ma caverne, j'y brûlais de l'encens et méditais face au Ciel, souvent me retirant dans ma grotte pour y trouver plus de silence et de paix, et pour me mettre aussi à l'abri du soleil ou de la pluie.

.....  
**SYLVIE.**

Ici, c'est la prison ! En douceur, mais la prison. Une très sévère discipline, une vie d'une monotonie toute monastique, rythmée par les appels d'une cloche ; le cinéma, parfaitement inaudible, le vendredi soir. Extinction des lumières à dix heures du soir, etc. En deux séjours, j'en suis à mon 15<sup>e</sup> mois ! Je tiens le coup à force de courage, de vie intérieure, et parce que j'achève un nouveau livre... Et parce que aussi un Ange est venu partager ma détresse pendant plus de cinq mois ! Premier amour platonique de ma destinée, mais incroyablement fervent, ému, délicieux, passionné. Au point où j'en suis de mon évolution spirituelle, seul un amour très pur pouvait me convenir convenir, être souhaité par moi. Un jeune Portugais de dix-huit ans, en paraissant quinze, d'une irréductible beauté ; un fils de pauvre pêcheur, un garçon élevé du côté d'Agadir... un peu arabe de caractère et d'allure, presque orphelin, abandonné par son père ; sa mère sourde-muette, et dans une extrême misère ! Il a été pour moi comme un fils, un tendre et discret ami, un serviteur... par amour ! Tout le printemps, et jusqu'au milieu de l'été. Un amour pur qui m'a comblé de joie. Il allumait mon feu dans la serre, me préparait

du thé. Si j'étais pris d'un malaise cardiaque, il serrait doucement ma main dans la sienne, jusqu'à l'apaisement de la douleur. Un Ange !

.....

### CHRISTIAN.

Fragment de la Lettre du 11 décembre 1968 à Pierre-Charles Nivière :

« Un destin tragique m'a conduit en ce lieu... quasi paradisiaque ! Je n'ai rien vu de plus beau sur terre que cette gorge sauvage où la Dordogne passe avec un bruit de tonnerre... Presque le son primordial, presque le bruit de Dieu ! »

### JOËL.

Augiéras, nourri de Nietzsche, de Rimbaud, des *Nourritures Terrestres*, veut porter au plus loin ce pouvoir d'agression, de transgression. Il s'attaque donc résolument au Sacré que symbolise, en Occident, le christianisme et la sexualité, célébrant la jouissance que peuvent lui procurer des liaisons illicites avec de tout jeunes gens. L'Apprenti sorcier conte donc le récit d'un jeune homme vivant auprès d'un abbé lequel, lui fournissant le toit et le pain en échange de menus travaux agricoles, le bat, abuse de lui. La seule façon que trouvera le jeune homme pour supporter cette forme d'esclavage sera de vagabonder dans la campagne périgourdine, d'aimer un petit porteur de pain, de se réfugier dans la lecture...

#### *L'Apprenti Sorcier*

Je me couchai tremblant de fièvre et de froid. Dans les draps la vigueur de mon tempérament l'emporta vite sur la fatigue et je me rétablis dès qu'un peu de chaleur m'eut reposé de ma course. Il devait être trois heures du matin. Mon prêtre ne semblait pas revenu et l'impression d'être seul ne me déplaisait pas. Aucun désir du sommeil ne me fermait les yeux, d'autant que celui de prendre une plume et de l'encre me tenait éveillé. Ravi, rompu de lassitude, rentré, je ne pensais plus qu'à écrire.

L'air nocturne touchait la flamme de ma petite bougie sans la faire trembler plus qu'imperceptiblement. Instants délicieux de la fin de la nuit. Pas un souffle de vent. On ne voit rien du Monde. C'est une absence de tout : les moments ne sont plus faits que de rien ; tout paraît suspendu. L'air immobile n'agite pas une branche ; plus un oiseau ne chante. On ne ressent que le charme intensément répandu de la vie souveraine de la terre et du ciel, si puissamment, qu'il n'y a qu'à y puiser pour en tirer ce qu'on veut. De ma chambre, fenêtre ouverte, je devinais seulement la proximité de nos arbres à de faibles senteurs de sève, et la présence du vaste Sarladais à d'autres senteurs portées par la rivière dont le murmure me parvenait. Ma bougie répandait un halo de calme lumière douce et dorée. Moi qui veillais je me trouvais semblable à cette petite flamme dont la lueur s'opposait obstinément aux ténèbres tranquilles.

**SYLVIE.**

Lettre du 4 janvier 1969 à Pierre-Charles Nivière

Je reprends cette lettre après une nuit très pénible. On m'avait signalé hier une insuffisance cardiaque aiguë. Cette nuit j'ai cru que tout se brisait dans ma pauvre poitrine. Je n'ai pas appelé à l'aide, assis dans mon lit, dans la position du lotus, j'ai analysé, en toute lucidité, ce qui m'arrivait à proximité d'une mort possible. C'est triste à dire, quand la souffrance est atroce, aucune pensée spirituelle n'est possible. On a envie de s'endormir d'un éternel sommeil, sans souffrance et sans Dieu, peut-être de se réincarner, sans plus... Dès que la souffrance se calme, le dialogue avec le « Divin » est à nouveau possible. À plusieurs reprises, j'ai eu l'impression que je partais sans souffrance, j'avais l'impression de n'être plus qu'une âme libre enfin d'aller vers la Lumière éternelle.

.....**CHRISTIAN.**

Je suis foncièrement un païen, un barbare. Païen au sens d'initié de Delphes ou d'Eleusis. Tu m'écris : « J'attends dans le silence que Dieu me parle. » Cette notion m'est simplement étrangère. Séduit par le cosmos à l'âge de ans, j'ai entendu Dieu dans le murmure des sources, je l'ai vu dans le soleil levant dans le désert, je l'ai rencontré sur les lèvres des beaux garçons. Le Ciel étoilé a toujours exercé un invincible attrait. Depuis quelques années, je rencontre dans les profondeurs de ma conscience une zone de lumière intense, éternelle, divine... Quel nom lui donner ? Les bouddhistes l'appellent : la claire Lumière primordiale ! Sans doute l'appelles-tu Jésus-Christ !

Ma Mission en ce monde, et en cette vie, est peut-être d'être un écrivain foncièrement religieux – non chrétien -, et, de ce fait, capable d'atteindre des âmes à jamais étrangères au christianisme.

Je suis persuadé que cette définition de mon rôle en ce siècle est l'essentiel de mon effort. - et qu'il n'y a rien d'autre à espérer de moi !

À nouveau, je me sens très fatigué, très angoissé après cette pénible nuit – à nouveau hors de moi.

Ces jours-ci, je répondrai à d'autres passages de ta lettre. Prie ton Dieu pour moi, car je me sens vraiment à bout de souffle.

Je te remercie de ta chaude affection, de ta « présence » à mon côté, à mon chevet, que je ressens réellement.

Je t'embrasse.

Ton frère en esprit.

F. Augiéras

**SYLVIE.**

Les Fougères

Le 14 mars 1969

Bien cher Pierre-Charles,

.....

Tout un mois je n'ai écrit à personne, ou presque. Heureux d'une joie très pure. J'ai parfois l'impression que Dieu veut m'apprendre quelque chose, « l'amour à l'état pur », celui des anges, et des âmes, et me préparer de célestes joies. Ayant souffert ce que j'ai enduré physiquement et moralement, perdu de solitude, je ne souhaite plus aucun plaisir des sens, mais une main fraternelle, un sourire tout filial, et donner plus que recevoir. Il me fallait avoir connu la torture, la solitude extrême pour découvrir les pures joies de l'esprit. J'aurais pu mourir d'un infarctus, il y a trois ans. Dieu m'a donné encore quelques années afin de me permettre de prendre conscience que ma seule erreur en ce Monde fut de trop aimer les garçons... alors que mon âme ne souhaitait que le commerce des Anges. Aux abords de la mort, je sens vivre en moi une âme pure, lumineuse, compatissante aux souffrances d'autrui.

Mais pourquoi diable – si j'ose dire – Dieu m(a-t-il fait naître au milieu de la pure vulgarité : New-York en 1925 ! Pense aux premiers films de Charlot. Une mère vulgaire et brutale, une enfance à Paris autour des années 30. Des Prêtres sadiques et sans aucun sens du Sacré.

.....

### JOËL.

Maintenant plus évolué spirituellement, proche des ultimes seuils, le sourire d'un enfant malade à qui j'apporte un peu de joie suffit à mon bonheur.

.....

### CHRISTIAN.

Mais revenons aux pures joies qui ont été les miennes ces jours-ci. Un peu loin des Fougères, on peut voir une mystérieuse petite vallée sauvage, comme il y en a beaucoup en Périgord. Une source murmure devant quelques rochers. Pas une ferme en vue, des champs de maïs abandonnés.

Il faisait beau la semaine dernière, nous venions là en fin d'après-midi. Le ciel était clair, limpide. Les oiseaux chantaient. À la douceur de l'air on pressentait le printemps. La lune, très blanche, était déjà visible au-dessus des collines. Il me préparait du thé sur une lampe à alcool, nous buvions à la même tasse, puis, assis sagement près de moi, il me chantait, d'une jolie voix, de vieilles chansons françaises : « En passant par la Lorraine », « À la claire fontaine », « Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai », « Les filles de la Rochelle ». C'est un jeune paysan : il a seize ans, asthme, faiblesse cardiaque. Il a très peu fréquenté l'école, il est resté très simple. Il a été hospitalisé ces jours-ci à la suite d'une crise particulièrement grave. Le reverrai-je jamais ?

Me voici à nouveau seul dans ma serre, par un temps assez froid, pluvieux. J'ai repris l'étude de la mystique orthodoxe... sous une pluie battante, brûlant quelques planchettes dans mon petit brasero, enivré par la douce fumée de

l'encens, dont il me reste encore une demi-boîte, car j'économise avec soin cet encens du Liban que tu m'as donné. Il me rappelle le mont Athos et il est le symbole de ta présence à mes côtés. Mais j'aimerais avoir un peu de thé, si tu veux bien ; j'ai besoin d'une boisson chaude, restant immobile des heures entières. Le thé me reconforte. As-tu d'autres livres à me communiquer ? Quoique ceux que je possède déjà soient d'une substance inépuisable.

Ch. Bourgois n'a pas encore accepté mon Voyage au mont Athos, et ne se presse guère de m'envoyer mes droits d'auteur sur mon « Adolescence », si droits d'auteur il y a... Peut-être me faudra-t-il contacter d'autres éditeurs pour ce texte, qui est pourtant une splendeur, du commencement à la fin.

Ce qui me fait songer que je ne t'ai pas encore parlé du mont Athos où j'ai vécu. Ce sera pour une autre lettre.

Je te serre contre mon cœur et t'embrasse fraternellement.

Ton fils en esprit : Augiéras.

## JOËL.

### Dans le ventre de la terre

Pour des raisons biographiques, des raisons de grande précarité, Augiéras se voit, en 1969, dans l'obligation de résider à l'hospice de Domme. Il se dit malade, indigent. Ce qu'il est, en effet. Très vite, la vie collective de l'hospice le lassera et il cherchera à s'établir, durant le jour, dans une grotte à flanc de falaise. Se sentant pourchassé par les autres hommes, la police, il lui faut absolument trouver un lieu sûr où il puisse se mettre à l'abri, inventer une autre civilisation : *Tout mon avenir à Domme dépend de la découverte d'une grotte*. Comment ne pas penser à ce fragment de Bachelard écrivant quelques années plus tôt : *En effet, la grotte est un refuge dont on rêve sans fin. Elle donne un sens immédiat au rêve d'un repos protégé. Passé un certain seuil de mystère et d'effroi, le rêveur entré dans la caverne sent qu'il pourrait vivre là*. Protégé à l'hospice, d'une certaine manière, il l'est, mais Augiéras ne se satisfait pas de cela : *N'être rien , c'est être suspect de tout*. S'il veut continuer à peindre, à méditer, à écrire, il doit s'éloigner des autres hommes qui ne lui causent que soucis. Il doit retrouver absolument l'homme ancien : *Je me souviens de ma condition dangereuse, et sans cesse menacée, du fait que tous mes actes sont en opposition absolue avec la civilisation qui règne actuellement sur cette terre, une civilisation qui me contraint de mener une vie secrète à plus de vingt mètres sous la surface du sol*.

Augiéras entendra cet appel secret qui le conduira dans le ventre de la terre, appel qui n'est pas simplement le sien, mais qui, en d'autres temps, traversa l'esprit d'autres écrivains. Gaston Bachelard, citant Charles Beaudoin, indique que celui-ci *n'a pas eu de peine à montrer que le retour à la grotte magique est un retour à la mère, retour de l'enfant prodigue qui s'est chargé, dans ses lointains voyages, de*

*fautes et de malheurs. Augiéras est au bout de sa route : malade, démuni, sans famille, sans appui. Que lui reste-t-il à entreprendre sur cette terre pour clore sa juste ambition, celle de demeurer dans la mémoire des hommes ? Une convergence absolue d'intuitions caractérise l'entreprise de Bachelard et celle d'Augiéras. Citons le premier : *La recherche de cette grotte merveilleuse exprime poétiquement une nostalgie toujours latente : celle du Paradis initial dont l'enfant regrettait la disparition. Augiéras, comme dans un aveu ultime : Je la ressens comme une protection quasi maternelle, qui manque à mon destin.**

## CHRISTIAN.

LETTRES   JEAN CHALON

Maison de repos « Les Fougères »

par Brantôme, 24

le 4 mai 1969

Cher Jean Chalon,

Je m'excuse de mon très long silence. Il y a chez moi un côté « explorateur » : on reste longtemps sans recevoir de mes nouvelles... ! On pourrait croire que je mène une vie calme et tranquille après de nombreuses aventures : il n'en est rien. Me voici à l'hospice de Domme, dans la situation d'un Zénon à l'hospice de Bruges ! Fort heureusement pour moi, j'ai découvert une étroite caverne parmi les rocs dominant la vallée de la Dordogne ; j'ai là ma retraite, en a pic de plus de 150 mètres au-dessus de la rivière. J' cris un nouveau livre dans cet antre sauvage. Mieux vaut ne pas en parler !

Christian Bourgois a refusé tout net de prendre le manuscrit de mon Voyage au mont Athos : trop fantastique, peu croyable. J'ai aussitôt communiqué ce texte à J. J. Pauvert, qui m'a fait un accueil chaleureux, d'autant qu'il avait souhaité prendre mon Apprenti sorcier, dont plusieurs pages furent citées parmi les Chefs-d'œuvre de l'érotisme sorti aux  ditions Planète.

J. J. Pauvert examine donc actuellement ce Voyage au mont Athos, à mon sens, mon meilleur texte. Toi-même, - quelques-uns de tes amis -, êtes-vous en contact avec Pauvert ? Puis-je te demander de « pousser à la roue », la parution de l'un de mes textes étant toujours chose assez divertissante, loin des sentiers battus..., comme il en est de tes livres.

Donne-moi de tes nouvelles.

Bien amicalement   toi.

F. Augiéras

## SYLVIE.

Chez Madame Desnanot

34 rue du Terriol  
24 Belves

le 16 août 1970

Cher Jean Chalon,

Me voici donc de retour de la crête, de l'île de Patmos, et du mont Athos... Le plus heureux voyage de mon existence ! Celui qu'il me fallait pour oublier bien des peines ! Je reviens lavé de toute souillure, gai. Un rêve parfait, malgré une arrestation au Pirée : on m'a retenu sans avancer aucun motif ; le téléphone a fonctionné sans cesse. Il est certain que mon *Voyage au mont Athos* constitue un « outrage à l'Église Orthodoxe », toute puissante là-bas.

Venir en Grèce était dangereux ; aller au mont Athos, en un sens, relevait de la provocation. C'était me jeter dans la gueule du loup..., ce qui m'excitait prodigieusement, d'autant que je venais de passer trois semaines à Matala, avec les hippies, en Crète.

*L'affaire de Matala* n'est pas achevée : malgré l'interdiction de vivre dans les grottes, quelques irréductibles fumeurs de H. s'obstinent à les fréquenter clandestinement. J'ai partagé leurs vies secrètes et leurs émotions.

.....

Ne sachant comment te remercier de tout ce que tu fais pour moi, j'ai envoyé deux grandes étoffes multiples à Mourgue. Je voudrais que tu en acceptes une. Elles sont d'un art étrange, tout engagé dans l'univers des astres, et de ce fait elles devraient intéresser notre époque. Avec un ami, j'ai pris plaisir, une belle nuit de printemps, à les tendre, entre deux hautes perches, au sommet d'une colline de mon mystérieux Périgord, à plus de trois mètres dans le ciel nocturne ! Nous avons dirigé la lueur des phares en plein sur ces grandes étoffes dorées, qui brillèrent soudain devant les étoiles. Ce fut un prodigieux spectacle ; nous avons passé de la musique. Au-delà de cette magie face aux astres, j'ai la certitude qu'un grand style est trouvé, qui ne devrait pas laisser indifférent les galeries d'art. Je vais en peindre un grand nombre, dans le même temps que je travaille à mon nouveau livre.

**JOËL.**

... voyez ces paisibles personnages à l'écoute de l'univers divin criblé d'astres et de constellations ; ils ignorent le Christ de toute éternité ! Ils ne sont pas de ce temps ; ils sont déjà du troisième millénaire. Ces paisibles adolescents sont fils des dieux du ciel... et le savent !

Quand donc serons-nous enfin débarrassés du Christianisme ?

Il faut dire que depuis mon arrestation par la très chrétienne police des colonels... je suis assez monté contre le menuisier de Nazareth !

**SYLVIE (reprenant calmement).**

Où est-tu en ce milieu de l'été ? J'ai grande hâte d'avoir de tes nouvelles. J'aime tes lettres au style si rapide et si vivant, tes lettres si chargées d'affection pour moi. Tu as toute mon amitié et ma reconnaissance.

F. Augiéras

Le 30 août 1970

**CHRISTIAN.**

Hôpital de Périgueux  
Médecine-Homme  
1<sup>er</sup> étage

lundi ? non datée

Cher Jean Chalon,

Je passe des jours étranges. La fièvre me saoule, et c'est dans un état de totale ébriété que je relis *Un éternel amour de trois semaines*. On ne saurait trouver conditions plus favorables pour apprécier ton œuvre, qui est elle-même profonde ivresse ! Cela dit, je suis rompu par la fièvre ! Où en suis-je ? Une très forte congestion pulmonaire attrapée dans le grenier de l'hospice de Montignac + la gale, ce qui n'est pas grave. Je n'ai pas la syphilis ; les examens de sang sont catégoriques. Par contre, on me signale une très probable tuberculose, visible sur une radio. Il faudra avoir confirmation. Mais c'est à craindre.

Le médecin est furieux contre moi : cette vie en hospice est un suicide, etc. on ne saurait trouver milieu plus malsain ! Un jour prochain, les troubles mentaux apparaîtront etc. Je suis bien de son avis : cette vie en hospice est un suicide. Le médecin me donne 3 ans à vivre si je continue cette vie absurde !

Dès que j'irai mieux, je donnerai des renseignements précis. En accord avec Étienne Lalou, avec cet important personnage dont tu m'as parlé, une action énergique peut aboutir :

1° à une pension d'handicapé

2° dans l'immédiat, à un emploi de gardiennage.

**SYLVIE.**

Dans quelques jours, c'est avec une terreur que je vais revenir dans le glacial et puant hospice de Montignac. J'épuise mes forces à lutter contre la maladie, contre la misère, alors que mieux vaudrait employer mon temps à autre chose de plus constructif.

Cette perte de temps m'exaspère d'autant plus que j'ai atteint mes premiers sommets :

1° Domme est ma première œuvre de philosophe ; elle me situe d'une manière extraordinaire dans mon époque. J'affirme nettement n'être pas humain ! La chose, au reste, confirmée par les examens médicaux.

2° J'ai inventé une peinture fantastique. Cela forme un « ensemble », un début de civilisation différente. Poussée à fond, mon expérience pourrait être une extraordinaire aventure de l'esprit ! Imagine Augiéras dans une maison à lui au sommet de quelque colline du Périgord ; Augiéras face aux astres ! Vivant autrement que les autres hommes ! Une maison emplies d'étoffes fantastiques ! Un lieu sur terre ne ressemblant à rien de connu ! Quelle expérience, en cette fin du XXème siècle !

Au lieu de quoi : la soupe à l'hospice, un dortoir puant, un grenier glacé ! Pourquoi le monde se refuse-t-il à mon appel ? Pourquoi donc ne puis-je réaliser ce que je veux ?

J'ai l'impression qu'il s'agit d'un cauchemar. Il faudrait si peu de chose pour que j'en sorte : un emploi à domicile, un travail, que ma peinture se vende en France. Je suis ivre de fièvre.

Ton ami  
Augiéras

## JOËL.

Dans cette grotte maternelle, loin des autres hommes, Augiéras adressa une ultime prière au Père mort, comme pour se faire pardonner une faute, celle de tout homme qui a dû tuer le père pour écrire ou pour vivre tout simplement. Mais ici, le Père mourut vraiment. La grotte fut donc ce périmètre métaphysique, glissant du silence vers le monde odieux des hommes (l'hospice) pour nous dire qu'ainsi est la dette, toujours, le prix à payer pour que la poésie, élémentaire-fondamentale, soit.

L'élémentaire fut le sien en esprit. Quand il psalmodiait les joues contre la roche, comme le font sans doute les enfants dans le ventre des mères. Rejoignant son abri, Augiéras tenta sa renaissance ou sa véritable naissance, n'ayant plus besoin ni de dieu ni du Père pour survivre. Mais il était trop tard. L'horizon de la mort était déjà contre sa gorge.

Je voudrais le serrer dans mes bras, le bercer comme un fils...

Ce Fils qu'il n'a jamais pu être. Ce Père qu'il n'a jamais trouvé. Ce dernier Refuge qu'il a investi spirituellement pour tenter de laisser son empreinte sous l'écorce terrestre afin qu'elle ruisselle à travers les époques.

L'œuvre d'Augiéras, celle d'un peintre écrivain, d'un écrivain peignant, n'est-elle pas au fond, à l'instar de celle de Rimbaud, une longue lettre au Père, à l'absence, une œuvre gravée dans la foudre des mots et des couleurs !

Augiéras sait la fin. Il la lit partout et sanglote, de ce sanglot qui fait les Grands Textes, les Évangiles, l'Art, le Sublime. Le corps, il l'implore par testament, doit être brûlé sur une île de la Vézère qui murmure tout à côté, en contrebas et sur laquelle navigue en permanence son Esprit. Il n'est plus de ce monde des hommes. L'a-t-il jamais été ? La valise ne nous dit rien. Elle sera prise en otage pour régler les dettes, l'addition. Petite valise qui sera du dernier voyage avec tout le fatras dedans. De bûcher point. Les notaires n'y sont pas favorables et quelle commune accueillerait donc les cendres ? La Maréchaussée est sur ses gardes. Domme voudra bien du corps, mais sans bruit ni tapage. Qui réglera donc la mise en terre ? C'est fou ce que l'art exige ! Les Humains n'ont trouvé aucun liard dans la dernière poche ! Du vide, du néant, tandis que les proses s'élancent, donnent le vertige et, les Garces, s'éternisent, balayant d'un trait ce qui fut estampillé littérature pendant des décennies. Augiéras, tout comme avant lui le fier Arthur, le colérique Gauguin, tous ces fils déchirés et déchirants, emportent avec eux l'inutile, nous laissant l'essentiel. La stèle vibre de ce sermon muet, comme les rimes du Bateau ivre, les sanglots rauques du vieux complice, emporté si jeune :

*« et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule. »*

## CHRISTIAN.

### *Domme ou l'Essai d'Occupation*

Les Humains ignorent tout des amours de l'Univers avec lui-même. Savent-ils que cette planète n'a été créée que pour le pur dialogue des arbres avec les astres ; que la masse immense et vivante des forêts sur cette terre est une « conscience » infiniment supérieure à la leur ? Savent-ils que chaque nuit de lune le Périgord rêve, et qu'il se donne aux très secrets désirs de l'Univers qui est Dieu ?

## SYLVIE.

Loin sur la plaine, de faibles lumières s'éteignent une à une dans les maisons des Hommes ; les lueurs des phares, au long des routes, deviennent toujours plus rares ; elles disparaissent à leur tour ; et, seuls, scintillent obstinément sur le ciel, à l'ouest, les trois feux multicolores qui balisent un relais de télévision. Ils sont beaux à voir, au sommet d'une crête dominant la campagne, ces feux blanc, rouge et vert, se détachant sur un front d'astres, au-delà d'un noir horizon de forêts. J'aime ce pays, mais non pas à la façon des Hommes : je suis sensible à sa très rare beauté ; cependant il est pour moi davantage une zone de magnétisme intense, sans pareil à l'ouest de l'Europe : un point du globe largement ouvert sur l'espace...

J'ai connu ce pays à une époque ancienne. Revenant dans le beau Périgord, je demeure sous le charme de ces forêts, de cette rivière gravitant doucement devant mes lumineuses constellations... Je connais cette planète depuis les premiers jours d'un grand rêve. Je l'aime et la hante depuis des millénaires.

Les Hommes voient-ils le Périgord tel qu'il est dans sa secrète réalité : une terre largement ouverte sur l'Univers des astres, un pays sacré, appelé à un étrange avenir ? Les Hommes ignorent le mystère profond de cette terre d'exception ; de même qu'ils ne voient pas ma présence à Domme située bien au-delà de leurs facultés de compréhension ; voient-ils davantage l'éternelle beauté de l'Univers Stellaire ? La tête sous l'édredon, à cette heure-ci de la nuit, volets bien clos, ils enfantent sur le ventre chaud de leurs femmes, dans un demi-sommeil, des êtres aussi bornés qu'eux-mêmes.

.....  
**CHRISTIAN.**

J'ai les goûts et les tendances d'un autre Monde. Et pas l'intention d'en changer pour faire plaisir aux hommes qui vivent dans un temps illusoire et ne savent rien de l'Éternel. À Domme, je ne tiens aucun compte d'une civilisation qui n'est pas la mienne ; une civilisation condamnée, morte sans contact avec l'univers-Divin.

**SYLVIE.**

Dans l'immédiat, par prudence, je fais simplement le nécessaire pour qu'on soit très mal renseigné sur mes agissements qui ne sont pas délictueux, mais relèvent d'une mentalité étrangère à cette planète, ce qui est autrement plus inquiétant. Ma façon de vivre, mes faits et gestes et comportements sont-ils connus cependant ? Je serai bientôt fixé sur ce point, car les hommes *se doivent à eux-mêmes* de réagir contre moi, un jour prochain, plus ou moins brutalement.

**JOËL.**

Depuis que je fréquente la très discrète porte des Combes j'ai pratiquement disparu de la ville, et c'est très bien ainsi ; ce qui ne veut pas dire que je ne demeure pas sous surveillance. La même question se pose à moi sans cesse depuis mon arrivée à Domme : combien de temps les hommes me laisseront-ils en paix ?...